

13

L'HOSPITALITÉ,

OU

LA CHAUMIÈRE HONGROISE,

ANECDOTE MILITAIRE EN UN ACTE,

A GRAND SPECTACLE,

PAR MM. FRANCONI j^e. ET ***;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
du Cirque Olympique, le 20 Novembre 1820.



PARIS,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DES PIÈCES DE THÉÂTRE,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
Editeur des Œuvres de PIGAULT-LEBRUN,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N^o. 51.

1820.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

PIERRE , volontaire Hongrois.	M. <i>Franconi, jeune.</i>
EUDOXIE, sa femme.	M ^{me} <i>Franconi.</i>
PAUL , leur fils.	<i>La petite Tigée.</i>
ALEXIS , leur neveu.	M. <i>Charles.</i>
RAYMOND , général français.	M. <i>Paul.</i>
UN COLONEL FRANÇAIS	M. <i>Bassin père.</i>
AVARINSKY , Bourguemestre	M. <i>Beuzeville.</i>
OTHELIE , sa fille.	M ^{lle} <i>Caroline.</i>
UN COLONEL RUSSE.	M. <i>Victor.</i>
UN CAPITAINE RUSSE.	M. <i>Amable.</i>
UN SERGENT-MAJOR, porte-drapeau.	M. <i>Perin.</i>
UN VIEILLARD.	M. <i>Bailleste.</i>
Un Hongrois parlant.	
Volontaires hongrois.	
Cosaques.	
Soldats français.	



La scène se passe en Hongrie.

L'HOSPITALITÉ,

OU

LA CHAUMIÈRE HONGROISE,

Anecdote militaire en un Acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUDOXIE, OTHÉLIE, Femmes, Enfants, Vieillards.

(Les hommes sont occupés à former des brancards avec des branches d'arbres, les femmes disposent des linges pour faire de la charpie, d'autres pansent un Hongrois blessé. Sur le devant un vieillard vénérable tient un chapelet, et semble prier avec onction.)

LE VIEILLARD.

Oh ! Dieu protecteur du juste, prends pitié des Hongrois, daigne sauver leur pauvre pays de l'asservissement où les étrangers voudraient le plonger.

EUDOXIE.

Ah ! bon vieillard, priez aussi le ciel qu'il protège nos défenseurs, qu'il nous conserve nos époux, nos fils et nos frères.

LE VIEILLARD.

Oui, bonnes femmes, mes débiles mains ne peuvent plus soutenir le poids du glaive, mais mon cœur bat encore pour ma patrie. Le Tout-Puissant nous secondera... continuez vos travaux, que vos mains bienfaisantes préparent les secours nécessaires aux blessés.

EUDOXIE.

Hélas ! c'est tout ce que nous pouvons. Chaque jour les

branches de nos arbres sont dépouillées de leurs fruits , sont enlacées pour faire des lits aux mourans.

LE VIEILLARD.

Espérons que le combat qui doit avoir eu lieu ce matin , nous aura été favorable.

EUDOXIE.

Les braves volontaires hongrois, dont mon époux est un des chefs, disaient qu'ils seraient de retour avant huit heures.

LE VIEILLARD.

Le combat devait être à mort, il n'en reviendra peut-être pas un seul.

EUDOXIE.

O ciel ! que dites-vous... malheureux Pierre.

OTHELIE.

Et mon pauvre Alexis qui devait être mon mari.

SCÈNE II.

UN HONGROIS *entre, tout le monde l'entoure.*

EUDOXIE.

Eh ! bien, eh ! bien !

LE HONGROIS.

Rien de nouveau. J'ai voulu gravir les montagnes pour tâcher d'arriver jusqu'au ravin où la bataille doit avoir été ivrée ; impossible, les rochers sont couverts de Français.

LE VIEILLARD.

Comment, on ne saura rien ?

LE HONGROIS.

Personne ne peut approcher, nous sommes cernés de toutes parts.

EUDOXIE,

O ciel !

(*Tout le monde paraît consterné, les uns pleurent, les autres se jettent à genoux.*)

SCÈNE III.

Les Précédens, AVARINSKI.

AVARINSKI.

C'est très-bien ! très-bien, tout le monde travaille ici : vous des cartouches, vous des brancards, vous de la charpie ; tout cela est au mieux, nos gens peuvent se faire blesser tant qu'ils voudront, nous avons de quoi raccommoder tout cela.

OTHELIE.

Oh ! mon dieu ! mon père, comme vous parlez de ces choses là.

AVARINSKI.

J'en parle, Mademoiselle, en administrateur ; j'ai assurément un très-bon cœur, mais j'ai aussi le calme qui convient à mes fonctions.

LE HONGROIS.

Oh ! le calme n'est pas ce qui manque au bourguemestre Avarinski.

AVARINSKI.

Où en serions-nous, si je donnais un libre cours à ma sensibilité... qui veillerait à l'intérêt général... à-propos d'intérêt général, j'ai un intérêt particulier à démêler avec vous, Eudoxie.

EUDOXIE.

Que me voulez-vous encore ?

AVARINSKI.

Si votre mari n'a pas été tué.

EUDOXIE.

Epargnez-moi vos suppositions.

AVARINSKI.

Ecoutez, il faut tout prévoir ; car dans le cas où il aurait été tué, ce que je vais vous dire ne servirait à rien.

EUDOXIE

Quel homme !.. achevez.

AVARINSKI.

On ne sait vraiment comment vous parler ! si votre mari revient en vie. . . là vous êtes contente; dites-lui bien que demain je veux être payé, ou que je le fais sortir de ma maison.

EUDOXIE.

Demain, n'avez-vous aucune considération pour les malheurs que nous éprouvons ?

AVARINSKI.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je retiens ma sensibilité. Dites-moi ? Pierre n'est-il pas fort content, lorsqu'il revient de la bataille, de trouver une maison prête à le recevoir ; quand on veut avoir une maison, il faut la payer.

EUDOXIE.

Je n'ai rien à répondre à de semblables discours.

(*On entend le son d'une cloche.*)

LE VIELLARD.

Mes amis, on nous appelle chez le magistrat, des secours sans doute ont été distribués.

OTHELIE.

Adieu, ma marraine.

SCENE IV.

EUDOXIE.

Que cet homme est vil ! les désastres de sa patrie ne sont rien pour lui, il sacrifierait toute la Hongrie pour sauver cette chaumière ; je ne redirai point à Pierre les menaces qu'il m'a faites, il s'indignerait de l'ingratitude d'un homme qui devait donner l'exemple du dévouement ; peut-être se reprocherait-il d'avoir quitté la charrue qui nous nourrissait pour prendre les armes qui doivent défendre son pays. (*On entend des feux de mousqueton.*) Ce bruit des combats retentit jusqu'au fond de mon cœur, il déchire mon ame : qui m'assure qu'en ce moment un coup meurtrier n'a point atteint une tête qui m'est chère, un ami, un parent, mon époux ; mon fils, as-tu embrassé ton père pour la dernière fois ? Ah ! que ces cruelles incertitudes rendent les heures longues.

SCENE V.

(On entend frapper au volet du dehors. Eudoxie va ouvrir, le général Raymond paraît à la fenêtre.)

EUDOXIE.

Un Français ! nos amis ont-ils péri ? Viens, mon fils, tu mourras dans mes bras.

RAYMOND.

Qui que vous soyez, au nom du ciel, laissez-moi mourir sous un toit hospitalier.

EUDOXIE *lui ouvre.*

Quoi ? les Hongrois...

RAYMOND.

Vous les reverrez vainqueurs.

EUDOXIE.

Oh ! mon Dieu, tu as été juste.

RAYMOND.

Si la haine n'étouffe pas tout sentiment d'humanité, ne me repoussez pas.

EUDOXIE.

La chaumière de Pierre fut toujours ouverte aux malheureux.

RAYMOND.

C'est un ennemi que vous recevez... mais sa mort prochaine.

EUDOXIE.

L'hospitalité vous rend notre ami... infortuné, il est blessé, permettez-moi d'arrêter le sang qui coule de cette blessure... Paul, va chercher la bouteille.

(Elle pansé la blessure de Raymond qui lui témoigne sa reconnaissance. Paul arrive avec la bouteille et un verre.)

EUDOXIE, *continuant.*

Un verre de ce vin ranimera vos forces.

PAUL.

Tenez, monsieur le soldat, buvez, ça vous fera du bien.

RAYMOND, *après en avoir bu.*

Femme généreuse.

EUDOXIE.

Comment vous refuserais-je des secours que mon époux peut solliciter chaque jour d'une main étrangère.

RAYMOND.

Votre époux.

EUDOXIE.

Est un de ces braves qui combattent volontairement pour l'affranchissement de leur pays.

RAYMOND.

Ils ont surpris nos troupes dans les défilés des montagnes, leur victoire est complète... votre époux ne peut tarder à reparaitre en ces lieux, et si moins généreux que vous...

EUDOXIE.

Pierre ne connaît d'ennemi que sur le champ de bataille; restez, vous ne pouvez sortir sans être aperçu... Je vous réponds que mon époux... (*On entend des cris de victoire.*) Entendez-vous ces cris. Nos frères victorieux descendent des montagnes; venez, venez, entrez dans ce cabinet, il n'y a pas un instant à perdre.

(*Raymond, soutenu par Eudoxie et Paul, entre dans le cabinet.*)

SCENE VI.

(*Eudoxie court ouvrir la porte, tous les Hongrois se présentent; ses regards inquiets cherchent son époux, elle l'aperçoit, et s'écrie avec l'accent de la joie la plus vive.*)

EUDOXIE, à Pierre.

Cher époux, je te revois donc, ô mon ami, je te revois vainqueur.

PIERRE.

Oui, le Dieu de nos pères a combattu pour nous, l'étranger est en fuite.

EUDOXIE.

Paul, embrasse ton père.

PIERRE.

Pauvre enfant, tu ne peux encore que prier pour nous, un jour tu combattras à mes côtés. Si ma vie n'est point assez longue pour voir ma patrie heureuse et libre, je te léguerai ma haine pour nos ennemis. Mes braves camarades, retirez-vous dans vos familles, demain, à la pointe du jour, nous reprendrons nos armes.

(Tous les Hongrois se retirent.)

SCÈNE VII.

EUDOXIE, PIERRE, PAUL.

EUDOXIE.

Quand te verrai-je rentrer dans ta maison avec les seuls instrumens qui fertilisent la terre ?

PIERRE.

Quand la Hongrie sera délivrée du joug étranger. Alexis n'est pas encore venu ?

EUDOXIE.

Non, mon ami.

PIERRE.

Je lui ai dit de venir souper avec nous quand il serait relevé de son poste.

EUDOXIE, *hésitant*.

Mon ami, mon bon Pierre, nous aurons ce soir un convive de plus qu'à l'ordinaire.

PIERRE.

Un convive... un ami sans doute ?

EUDOXIE, *timidement*.

Oh ! non, c'est un Français.

PIERRE, *sévèrement*.

Un Français !

EUDOXIE.

Il était malheureux, souffrant, il m'a demandé l'hospitalité d'une voix mourante.

L'Hospitalité.

B

PIERRE.

Et tu la lui as donnée ?

EUDOXIE, *avec crainte.*

Oui, mon ami.

PIERRE.

Femme, tu as bien fait ! où est-il ?

EUDOXIE.

Là, dans ce cabinet.

PIERRE.

Paul, amène ici cet étranger.

SCÈNE VIII.

PIERRE, EUDOXIE.

EUDOXIE.

Ah ! je l'avais bien jugé : terrible au champ de bataille, généreux lorsqu'on implore son secours ; mon Pierre est le meilleur des hommes.

PIERRE,

Que veux-tu femme ; tu le sais, mon cœur ne connut jamais ce mépris qu'on nomme national, pour tous ceux qui ne sont pas de notre pays : le monde est trop grand pour ne faire qu'une nation, je ne demande pas mieux que d'aimer les Français... Ils sont venus chercher notre haine, je ne puis les chérir... mais mon cœur, à la fois fier et sensible, met encore une sorte d'orgueil à les servir... Vois-tu, ces diables de gens ont du bon dans le fond... ils sont courageux, gais... il y a chez eux beaucoup de braves gens qui mériteraient d'être Hongrois.

SCÈNE IX.

PIERRE, EUDOXIE, PAUL, RAYMOND.

PAUL.

Venez, monsieur le soldat, n'ayez pas peur ; papa n'est pas si méchant qu'il en a l'air.

PIERRE, à *Raymond*.

Mon Eudoxie vous a reçu, vous êtes chez moi; touchez là c'est la main d'un ami.

RAYMOND, *lui donnant la main*.

Cet accueil franc et loyal pénètre mon cœur de reconnaissance.

PIERRE.

Dela reconnaissance ! vous ne m'en devez pas. Peut-être vous demanderai-je demain le service que je vous rends aujourd'hui.

EUDOXIE.

Vous ne lui refuseriez pas, j'en suis certaine.

RAYMOND.

J'ai encore une grâce à vous demander : suis-je libre ?

PIERRE.

Regardez autour de vous. . . . vous êtes dans ma chaumière et non sur le champ de bataille, ce n'est point ici que je fais des prisonniers; demain, avant le départ des volontaires, je vous indiquerai des sentiers qui conduisent au camp français.

EUDOXIE.

Notre neveu Alexis vous servira de guide.

RAYMOND.

Que de bontés !

PIERRE.

Ne parlons pas de ça, je vous en prie; mais dites-moi comment avez-vous fait pour passer nos lignes et pénétrer jusqu'ici.

RAYMOND.

J'étais à l'avant-garde que vous surprîtes dans les défilés des montagnes, frappé à la tête par une balle, au moment où nos troupes faisaient un mouvement rétrograde, je tombai. Mes camarades me crurent blessé mortellement; on me laissa sur le champ de bataille. Revenu à moi, je me trouvai au milieu de mes frères d'armes que la mort avait moissonnés; je cherchais d'un œil inquiet quelques signes de vie sur leurs visages sanglans et livides. Je voulais mourir dans les bras d'un ami, je desirais une main qui serrât la mienne pour la dernière fois. Vain espoir : toutes les mains étaient glacées et

pas un cœur ne battait... quand un gémissement vint frapper mes oreilles. Je me traîne avec peine vers le malheureux qui respirait encore. Grand dieu ! c'était mon fils... ô douleur... l'air retentit de mes cris... je l'appelle, je l'interroge ; il soulève sur moi sa paupière mourante... une lueur d'existence brillait encore dans ses yeux... mais, hélas ! ils se couvrirent pour jamais du voile de la mort. Epouvanté, je m'enfuis de ce spectacle d'horreur. Je marchai à travers les neiges une grande partie du jour... j'allais succomber, lorsque j'aperçus cette chaumière... Votre Eudoxie m'a reçu avec une bonté dont le souvenir ne sortira jamais de mon cœur.

PIERRE.

N'est-ce pas qu'elle est bonne, ma femme ?

RAYMOND.

Autant que belle.

PIERRE.

Voilà son petit Paul, il sera généreux comme elle.

EUDOXIE, à mi-voix.

Mon ami, ne lui parle pas de ton fils, il a perdu le sien.

PIERRE.

Je suis bien aise que vous soyez venu chez moi. Mes camarades sont braves comme des lions, mais leur animosité, juste pourtant, les égare quelquefois. Aussi, par Saint-Georges, que venez-vous chercher dans un village qui, avant la guerre que vous lui faites, était heureux et tranquille ?

RAYMOND.

Brave Pierre, n'oubliez pas que vous parlez à un soldat qui ne doit savoir qu'obéir.

PIERRE.

C'est juste, j'ai tort, mais je vous plains. Vous combattez pour une cause que vous ne connaissez peut-être pas ; moi, je défends ma patrie, mes amis et ma chaumière : au moins, si je meurs, j'en saurai pourquoi ; mais ne parlons pas de ça. Femme, as-tu préparé le souper ?

EUDOXIE.

Oui, mon ami.

PIERRE.

Mets-nous la table. (à Raymond.) Français, vous vous pla-

cevez auprès de moi ; quelques verres de bon vin nous feront oublier les peines de la journée. (*on frappe en dehors.*) Qui est-là ?

ALEXIS, *du dehors.*

C'est moi, mon oncle.

PIERRE,

Ah ! c'est Alexis ; attends.

SCÈNE V.

Les Précédens, ALEXIS.

ALEXIS, *entrant.*

Bonsoir mon oncle. (*apercevant Raymond.*) Quel est cet étranger ?

PIERRE.

Un Français désarmé qui m'a demandé l'hospitalité, Alexis, donnez-lui la main.

ALEXIS, *se découvrant.*

C'est la première fois que je ne vois point un ennemi sous cet uniforme.

RAYMOND.

A cette loyauté, il est facile de voir que vous êtes de la famille.

PIERRE, *à Alexis.*

Allons, puisque te voilà, nous allons souper ; moi, je vais au cellier chercher une cruche de ce vieux vin que j'ai mis en réserve pour une bonne occasion.

ALEXIS.

Nous n'en pouvons choisir une meilleure pour lui livrer bataille.

PIERRE, *à Raymond.*

Aujourd'hui, nous combattons sous la même bannière.

RAYMOND.

Au moins, il n'y aura point de sang répandu.

PIERRE, *gaimement.*

Ni de vin non plus, j'espère. (*Il sort.*)

SCENE XI.

EUDOXIE , ALEXIS , ET PAUL , occupés à la table.

RAYMOND , sur le devant de la scène.

Quelle bonté, quelle âme ! pour un homme qu'ils devraient haïr. Ah ! le noble amour de la patrie ne peut enfanter que de grandes vertus. Ils ignorent mon rang à l'armée, ils ont cru donner l'hospitalité à un pauvre soldat, ne les désabusons pas, laissons à leur cœur tout le mérite d'un bienfait désintéressé.

PIERRE , arrivant une cruche à la main.

Eh bien ! sommes nous-prêts ? (*montrant sa cruche.*) Voilà l'ennemi : allons, mon brave, en campagne. *Il se mettent à table. A peine sont-ils placés qu'on entend frapper légèrement au dehors.*)

PIERRE.

Qui est là ?

OTHELIE , au dehors.

C'est moi, Pierre, n'ayez pas peur.

PIERRE.

Ah ! c'est Othelie , Alexis , ouvre la porte. (*à Raymond.*) C'est sa future ; jolie fille, ma foi. Vous allez voir.

SCENE XII.

Les Précédens , OTHELIE.

OTHELIE , courant dans les bras d'Alexis.

Ah ! te voilà.

ALEXIS.

Ma chère Othelie !

OTHELIE.

Va, j'étais bien inquiète de ne pas te voir revenir avec Pierre ! Bonsoir, ma marraine, votre servante, Messieurs.

EUDOXIE.

Comment le Bourguemestre Avarinski t'a-t-il laissée venir seule à cette heure ?

OTHELIE.

Oh! il ne faut pas le lui reprocher, il ne m'a pas laissée venir quoique je l'en aie bien prié, bien prié...

PIERRE.

Comment! il ne t'a pas laissée venir? cependant il me semble...

OTHELIE.

Il vous semble... c'est vrai que me voilà, n'est-ce pas? mais ce n'est pas la faute de mon père, car il m'avait enfermée.

ALEXIS.

Enfermée!

OTHELIE.

Oh! mon dieu! oui, mais j'avais tellement envie de savoir si tu n'étais pas mort, que j'ai ouvert ma fenêtre, et ma foi...

PIERRE.

Est-ce de l'amour?

ALEXIS.

Jolie comme un ange, vive et maligne comme un lutin!

EUDOXIE.

Imprudente! tu pouvais te blesser.

OTHELIE.

Oh! Alexis m'a dit qu'il y avait un dieu pour les amans fidèles.

RAYMOND.

Cette jeune fille est charmante, elle me rappelle une épouse bien chère.

OTHELIE.

Vous êtes marié... monsieur l'étranger? (*avec un soupir.*)
Vous êtes bien heureux!

PIERRE.

Ça viendra, ça viendra.

OTHELIE.

Oui, vous dites toujours, ça viendra; et en attendant, ça ne vient pas.

ALEXIS.

Ton père est si avare, si intéressé!

RAYMOND.

Quoi! c'est faute d'argent qu'il refuse de vous unir?

OTHELIE.

Hélas, oui, Monsieur.

RAYMOND, *à part.*

Pauvres enfans ! si jamais je revois la France... ?

OTHELIE.

Mais, tiens, Alexis... ne pensons pas à cela... espérons et n'en aime jamais d'autres... je me sauve.

ALEXIS.

Quoi ! sitôt ?

OTHELIE.

Je voulais voir si tu n'étais pas blessé... tu te portes bien... ?
adieu.

ALEXIS.

Je t'en prie, attends encore un peu, je t'accompagnerai.

OTHELIE.

Oh ! non, je t'ai vu, ça m'a donné du courage.

PIERRE.

Allons, laissons-les faire l'amour, et nous, buvons (*Ils boivent.*) Comment le trouvez-vous ? je vous l'offre de bon cœur.

RAYMOND.

Le vin du Rhin était meilleur en France !

PIERRE.

Buvons à la santé des peuples, Alexis, viens donc avec nous.

RAYMOND, *se levant.*

Je bois aux dames Hongroises.

*(Ils trinquent et boivent.)*ALEXIS, *tenant la bouteille.*

Allons, à la défaite des étrangers.

RAYMOND, *renversant son verre.*

Merci... je n'ai plus soif.

PIERRE, *sévèrement.*

Alexis, songe que notre hôte n'est pas d'ici.

ALEXIS.

Excusez-moi... l'amour de mon pays.

RAYMOND.

Oh ! je vous le pardonne bien.

ALEXIS.

Othelie, nous allons partir.

(On entend un roulement de tambour, mouvement d'inquiétude ; tout le monde se lève.)

PIERRE.

Quelque proclamation, sans doute.

UNE VOIX, *en dehors.*

Le général en chef de l'armée alliée promet une récompense de deux cents Frédéric's....

OTHELIE, *à mi-voix.*

Oh ! si Alexis pouvait la gagner.

LA VOIX.

Au brave Hongrois qui livrera mort ou vif l'un des généraux de l'armée ennemie.

RAYMOND, *à part.*

Dieu !

LA VOIX.

Des rapports certains assurent qu'il a cherché un asile dans ces montagnes, ceux qui le lui auraient accordé sont tenus de le faire connaître, sous peine d'être accusés de trahison et punis comme des rebelles.

TOUS.

Oh ! mon dieu !

OTHELIE.

Et moi qui te conseillais de la gagner, cette récompense.

RAYMOND, *à part.*

Je dois fuir... l'honneur l'ordonne.

ALEXIS.

Un général français !

RAYMOND, *ému embarrassé.*

Mon cher Pierre....

PIERRE.

Eh bien ! cela ne vous regarde pas, vous n'êtes pas général.

L'Hospitalité.

G

RAYMOND.

Brave homme, je suis vivement touché de ce que vous faites pour moi, mais je ne dois ni ne puis accepter plus long-tems vos services... l'habit que je porte.

PIERRE.

Prenez mon manteau.

RAYMOND.

Non, non, je ne puis éviter mon sort; la perte des Français est jurée.

EUDOXIE.

Laissez à mon époux le plaisir d'en sauver un.

RAYMOND.

Non, je dois fuir... ma présence peut vous perdre... et rester ici plus long-tems serait un crime.

PIERRE.

Par Saint-Georges, attendez jusqu'au lever du soleil.

RAYMOND.

Non, non.

(On entend Avarinski en dehors:)

Othelie... Othelie...

OTHELIE.

Ciel! c'est mon père.

EUDOXIE.

C'est le bourgueinestre : ne sortez pas, vous seriez perdu.

ALEXIS.

Enveloppez-vous de ce manteau... ce bonnet...

EUDOXIE.

Vite, vite.

OTHELIE.

Ne bougez pas.

PIERRE, avec calme.

Silence!

OTHELIE, derrière Alexis.

Mais cache-moi donc.

SCENE XIII.

Les Mêmes, AVARINSKI.

AVARINSKI.

Ah ! ah ! elle doit être ici . . . Ah ! vous voilà enfin, mademoiselle l'insurgée.

EUDOXIE.

Ne la grondez pas.

AVARINSKI.

Comment ! ne la grondez pas . . . ne faut-il pas que je lui fasse des complimens et des remerciemens à vous autres. Devriez-vous souffrir que votre neveu se permît de séduire la fille d'un bourguemestre.

PIERRE.

Comment ! séduire ?

OTHELIE.

Sans doute, il m'a séduite par toutes ses bonnes qualités.

AVARINSKI.

Je ne veux pas qu'on vous séduise, moi, entendez-vous, et mon autorité paternelle et magistrale saura punir les délinquans.

EUDOXIE.

Mais songez donc que votre fille est avec nous.

AVARINSKI.

Oh mon dieu ! j'en ai tant vu comme ça, qui étaient en bonne société et qui pourtant augmentaient celle de leur famille.

ALEXIS.

Vous savez, monsieur le bourguemestre, que c'est pour le mariage.

AVARINSKY.

Le mariage !.. eh ! mon ami, tu n'as rien à ton service et tu veux épouser la fille d'un bourguemestre ?

ALEXIS.

J'ai acquis de la gloire sur le champ d'honneur.

AVARINSKY.

Moi, j'ai acquis de bonnes terres.

PIERRE, *riant*.

Oui, et ce n'est pas sur le champ d'honneur.

AVARINSKY.

Je suis Bourguemestre, mon métier m'empêche d'aller me battre et m'ordonne d'y envoyer les autres, ce qui entre mieux dans mes goûts d'ordre et de tranquillité. Allons, Mademoiselle, revenez à la maison et pour cette fois vous ne m'échapperez pas.

OTHELIE.

A demain, Alexis.

AVARINSKY.

Pierre, j'en suis toujours pour ce que j'ai dit à votre femme : demain, mon argent ou ma maison.

PIERRE.

Vous savez que j'ai épuisé mes dernières ressources pour armer quelques-uns de nos amis.

AVARINSKY.

Je ne puis pas entrer dans ces considérations. Pourquoi dépensez-vous votre argent en fusils, en cartouches? vous dissipez tout votre bien en fumée.

PIERRE.

M. le Bourguemestre, ne me faites pas repentir d'exposer chaque jour ma vie pour défendre vos propriétés.

AVARINSKY.

Vous me défendez, c'est très-bien; mais vous vous exposez comme si vous ne me deviez rien.

PIERRE, *à part*.

Si je ne me retenais ! . . .

AVARINSKY.

Mon ami, par probité vous devez vous ménager.

RAYMOND, *à part*.

Quel abominable homme!

EUDOXIE, *à Pierre*.

Mon ami, je t'en conjure, modère-toi.

AVARINSKY.

Encore, si je vous voyais revenir avec du butin... Pourtant les ennemis ne manquent pas d'argent.

PIERRE.

Je combats et ne pille point.

AVARINSKY.

Mais il faut!..

PIERRE.

Misérable!

AVARINSKY.

Misérable! Je suis plus riche que vous... Tenez, il s'offre, si vous voulez en profiter, une excellente occasion de me payer. On promet deux-cents Frédéric à celui qui livrera un général français caché dans les environs, mettez-vous en recherches.

PIERRE.

Me prenez-vous pour un délateur?

AVARINSKI.

Non, mais je vous prends pour un débiteur... qui devrait chercher à s'acquitter.

RAYMOND, *à part.*

Si je me tais, j'expose la vie de Pierre; si je me nomme, je lui assure la récompense promise... il n'y a point à hésiter. (*à Avarinski.*) Il y a dites-vous, deux-cents Frédéric à gagner?

AVARINSKI.

Oui, mon ami... quel est ce garçon?

PIERRE.

Un de mes parens. (*à part.*) Pourquoi cette question? (*Eudoxie et Alexis se regardent avec inquiétude.*)

RAYMOND.

M. le Bourguemestre, je puis vous indiquer la retraite du général que vous cherchez.

AVARINSKI.

Vraiment?

RAYMOND.

Je vous l'assure.

PIERRE, *à Alexis.*

Ce soldat voudrait-il trahir son général?

ALEXIS.

Cela m'étonnerait, il a l'air d'un brave homme.

AVARINSKI.

Vous êtes bien sûr de le trouver?

RAYMOND.

Très-sûr.

AVARINSKI.

A la bonne heure, voilà un digne garçon.

RAYMOND.

Suivez-moi, je vais vous le livrer.

PIERRE, *l'arrêtant.*

Malheureux! vous êtes indigne de l'habit que vous portez...
votre général?

AVARINSKI.

Ah! ah! M. Pierre, les autorités sauront que vous arrêtez l'élan patriotique des bons Hongrois. Mon ami, nous partagerons. Je vais chercher quelques Cosaques qui viennent d'arriver ici, ils ne seront pas si difficiles que vous, nous ne serions pas assez de deux pour arrêter un général. Ma fille, suivez-moi. Je ne veux pas que vous restiez plus longtemps parmi des gens qui n'ont aucun principe. Ah! Pierre, je vais faire un bon rapport. (*à Raymond.*) Mon ami, je reviens dans l'instant.

PIERRE.

T'en iras-tu, ou par St.-George, je te pulvérise.

(*Il sort avec Othelie qui fait des signes à Alexis.*)

SCENE XIV.

Les Précédens, excepté AVARINSKI et OTHELIE.

PIERRE, *à Raymond.*

Et vous, sortez de chez moi. Un reste de pitié que le mépris n'avait pas entièrement étouffé, m'a seul empêché de ne vous point faire connaître; vous êtes plus vil que ce malheureux! livrer votre compatriote, votre général... ah! c'est infâme!

ALEXIS.

Cacher tant de perfidie sous un air de franchise.

PIERRE.

C'est la première fois que je trouve un Français qui trahisse les siens.

RAYMOND.

Quelle noble indignation !

TOUS TROIS.

Sortez, sortez !

RAYMOND.

Mais, daignez m'écouter.

PIERRE.

Rien ne peut te justifier... tu es un lâche, un misérable. Pourquoi ne tournais-tu pas tes armes contre ton général, et ne l'égorgeais-tu pas comme un assassin, plutôt que de le vendre... sors, ou par là, corbleu !

ALEXIS.

Sans l'horreur qu'il m'inspire, je l'aurais déjà puni comme il le mérite, mais il ne doit pas mourir de la main d'un honnête homme.

EUDOXIE, *le poursuivant.*

Parlez, au nom du ciel !

*(Raymond fait un mouvement pour sortir.)*PIERRE, *se retournant.*

Arrêtez : voulez-vous qu'il aille recevoir le prix de sa lâcheté ? Il ne sortira d'ici, que lorsqu'il ne pourra plus nuire ; allez, vous autres, et si le Bourguemestre paraissait, venez m'avertir.

ALEXIS.

Oui, mon oncle.

(Ils sortent.)

SCENE XV.

RAYMOND, PIERRE; *il se promène d'un air furouche.*RAYMOND, *à part.*Tant de loyauté me répond de lui. *(haut.)* M. Pierre !

PIERRE.

Taisez-vous.

RAYMOND.

Un mot, je vous prie.

PIERRE.

Ah! voulez-vous encore me proposer quelque perfidie? je vous ai trop écouté.

RAYMOND.

Vous me jugez trop sévèrement, je ne suis point indigne de votre estime.

PIERRE, *avec un regard de mystère.*

Malheureux! tu me rabaises donc bien?

RAYMOND.

Vous vous êtes trompé, brave Pierre.

PIERRE.

Allons, tu vas m'humilier par tes éloges à présent, mais tu perds ton tems; va, Pierre n'a jamais transigé avec les devoirs que l'honneur prescrit.

RAYMOND.

Sachez que ma conscience est aussi pure, et qu'elle ne m'a jamais rien reproché.

PIERRE.

Conçoit-on un pareil langage. Ah! morbleu! les mains me démangent, si je ne me retenais pas. Mais, traître, tu ne sais donc pas de quel œil on regarde tes pareils? Un lâche tel que toi est indigne de pitié, le mépris des hommes, par malheur, est le seul châtement qui puisse le punir. Ah! si tout le monde pensait comme Pierre, la société serait bientôt délivrée d'un monstre qui, pour un peu d'or, trahirait son compatriote, son ami, livrerait son frère, il vendrait même la vie de celui dont il l'a reçue, il vendrait son père; cet homme?.. c'est un délateur... cet homme, c'est toi.

RAYMOND.

Au nom du ciel, laissez-moi me disculper... souffrez...

PIERRE.

Oh! rien que d'y penser, le sang me bout dans les veines: tu as voulu livrer ton malheureux général, et tu dis que tu es soldat.

RAYMOND.

Eh bien ! je ne puis plus long-tems vous cacher mon secret. Apprenez que je suis ce général que vous défendez si noblement.

PIERRE, *au comble de la surprise.*

Vous!... ciel! ne me trompez-vous pas?

RAYMOND, *se découvrant.*

Voyez-vous-même.

PIERRE.

Quoi, vous seriez... Ah ! général. (*Il lui saute au cou et l'embrasse.*) Pardonnez cette familiarité, c'est que je ne me sens pas de joie.

RAYMOND.

Vous soupçons m'affligeaient plus que le sort que je me prépare... Adieu, Pierre, je vais me livrer au Bourguemestre.

PIERRE.

Vous livrer au Bourguemestre, je ne le souffrirai pas; vous m'appartenez : si j'ai défendu le général que je ne connaissais pas, je saurai défendre l'ami à qui j'ai donné l'hospitalité.

RAYMOND.

Pensez aux dangers auxquels vous vous exposez, l'ordre est formel ; en me livrant, je vous assure la récompense promise et je sauve votre vie.

PIERRE.

Vous sauvez ma vie! et mon honneur, qui le sauvera ?

RAYMOND.

Quel noble cœur. Ah ! laissez-moi suivre ma destinée : comment tiendrais-je encore à la vie, un fils qui seul pouvait me la faire chérir n'est plus ; et moi... forcé de me déguiser, de me cacher... à la veille de voir nos soldats vaincus... Ah ! l'existence n'est plus qu'un fardeau que je puis supporter.

PIERRE.

Que dites-vous, général, ne succombez point à votre malheur et laissez-moi le prix du peu que j'ai fait pour vous... Allons, du courage ; vivez pour votre famille, pour votre épouse... pour votre patrie ; ne cherchez point une mort

L'Hospitalité.

D

sans gloire sur une terre étrangère. Je voudrais bien vous embrasser encore.

(*Le général lui tend les bras, il s'y précipite.*)

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, EUDOXIE, ALEXIS.

EUDOXIE, à Pierre.

Ah ! mon ami, voici le Bourguemestre et les cosaques.

PIERRE, *embrassant le Général.*

Ne craignez rien ! Je répons de vous.

EUDOXIE.

Que vois-je ! tu l'embrasses.

PIERRE.

Il mérite toute notre estime, notre admiration : c'est le Général.

EUDOXIE et ALEXIS.

Le Général !

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, AVARINSKY, FAYSANS, HONGROIS, COSAQUES.

AVARINSKI.

Attendez-moi là, voici le brave qui doit nous livrer le Général. Eh ! par Saint-Georges, c'est lui-même.. emparez-vous de cet homme.

PIERRE, *saisissant sa carabine.*

Le premier qui avance est mort.

AVARINSKI.

Je n'avance pas, au contraire.

PIERRE.

Mes amis... j'ai donné l'hospitalité à ce Français, ne me forcez pas à le défendre contre vous... Le chef qui vous a conduit tant de fois au combat n'implorera pas en vain votre loyauté.

AVARINSKI.

Ne l'écoutez pas... il y a de l'argent à gagner... allons, du dévouement... Frappez.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, UN COLONEL russe paraît accompagné de quelques soldats qui restent dans le fond. Tout le monde s'incline, le salue.

AVARINSKI.

Monsieur le Colonel, voici le Général français que Pierre voulait soustraire à nos recherches.

LE COLONEL.

Paix... Général, d'après les lois de la guerre, vous êtes prisonnier, et je vais vous faire conduire à notre quartier général.

AVARINSKI.

Oui, mais n'oubliez pas, je vous prie, que la récompense promise doit m'ap... c'est-à-dire, à ces messieurs (*montrant les Cosaques.*)

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER RUSSE.

L'OFFICIER.

Colonel, les Français ont repris l'avantage, plusieurs de leurs détachemens se sont déjà emparés des montagnes qui défendent l'entrée de ce village.

LE COLONEL.

Braves Hongrois, je connais votre attachement et votre fidélité à votre souverain, venez donc nous seconder et repousser l'ennemi.

PIERRE.

Colonel, au moment du danger, je reviens à vous... (*au général*). Général, je crois vous avoir prouvé que Pierre était digne de votre estime et de votre amitié... Suivez le Colonel.

Le Général serre la main de Pierre en signe de reconnaissance. Celui-ci le voit partir avec regret. Le Général suit, le Colonel reste. (*Sortie.*)

SCENE XX.

Pierre reste seul avec sa femme, Alexis et le Bourguemestre. Il regarde ce dernier avec indignation.

PIERRE, *levant sa carabine sur Avarinski.*

Vieux coquin! tu ne mourras jamais que de ma main.

AVARINSKI, *avec frayeur.*

Que de votre main, à la bonne heure; mais ne frappez pas avec votre carabine.

On entend la fusillade. Avarinsky profite de ce moment pour se sauver. Aussitôt Pierre embrasse sa femme, son fils, et fait signe à Alexis de le suivre. (*Sortie générale*)

CHANGEMENT.

Le théâtre représente des montagnes couvertes de neige, elle tombe en grande quantité.

SCÈNE XXI.

On voit les Français placés sur les montagnes; le colonel qui les commande est sur le devant, il est sombre et rêveur, plusieurs soldats sont autour d'un feu et se chauffent. Un factionnaire est placé sur les hauteurs.

LE COLONEL, *avec tristesse.*

Mes braves camarades, je ne puis que partager votre pénible situation, nos recherches, jusqu'à présent, ont été sans succès. Après tant de périls, faudrait-il renoncer à l'espoir de sauver notre général... Du courage... poursuivons notre entreprise, continuons nos nobles travaux et prouvons à nos ennemis que le courage Français sait tout braver pour remplir un serment.

SCÈNE XXII.

(*Un aide-de-camp paraît au haut des montagnes, il en descend avec précipitation.*)

L'AIDE-DE-CAMP.

Colonel, le général est à nous. (*Joie générale*). Je m'étais avancé avec quelques grenadiers, près du village, malgré une fusillade soutenue et dirigée contre nous, lorsque j'aperçus le général entouré de Russes, qui sortait d'une maison; à cette vue, notre courage se double, nous voulons le délivrer ou périr; mais un renfort de volontaires hongrois se présente, nous oppose une vigoureuse résistance et nous force à la retraite; mais un des leurs, que son courage avait jeté parmi nous, fut pris; je l'interroge sur le sort du général, il m'apprend qu'on doit le conduire au quartier-général russe, qui est de l'autre côté de ces montagnes, et dont voici le seul passage.

LE FACTIONNAIRE.

Colonel, j'aperçois un détachement russe qui s'approche de ces montagnes.

LE COLONEL.

C'est le général! mes amis, mes camarades, délivrons-le ou bien sachons mourir.

TOUS LES SOLDATS.

Nous le jurons.

Aussitôt le colonel ordonne un mouvement à ses troupes et leur fait prendre différentes positions derrière les rochers.

SCÈNE DERNIÈRE

On voit paraître sur le haut des montagnes quelques soldats qui viennent reconnaître le terrain. Le détachement russe paraît. Le Général est au milieu. Il descend avec précaution; aussitôt qu'ils sont en bas, les Français paraissent de tous côtés, un combat s'engage. L'escorte qui accompagne le Général se voit forcée de prendre la fuite, tous les soldats se précipitent auprès du Général.

LE GÉNÉRAL.

Mes amis, je puis donc encore combattre avec vous, et vous prouver que ma vie n'a de prix à mes yeux que pour la sacrifier à l'honneur de vous commander. Nous pouvois échapper à la poursuite de l'ennemi, mais il faut plus de prudence que de courage. Pas de doute que bientôt nous serons attaqués par des forces supérieures.

LE FACTIONNAIRE.

Général, l'ennemi s'avance en grand nombre.

LE GÉNÉRAL.

Soldats, depuis long-tems vous avez perdu l'habitude de compter vos ennemis, c'est aujourd'hui qu'il faut en faire preuve. Le gros de notre armée doit être de l'autre côté de ces montagnes. Si nous pouvons résister seulement une heure, nous devons espérer de revoir encore cette chère patrie qui vit naître tant de héros. Marchons, Mars n'abandonnera pas ses enfans.

Le factionnaire qui est sur le haut des montagnes fait feu, le Général dispose ses soldats de manière à les couvrir le plus possible des feux de l'ennemi qui paraît sur les montagnes. Le combat s'engage de tous côtés; quelques cosaques à cheval paraissent, mais ils sont forcés de prendre la fuite. Après plusieurs échanges de coups de feu, les Russes veulent s'avancer, aussitôt le Général ordonne la charge et la bayonette en avant.

L'ennemi, chargé avec impétuosité tant sur les montagnes que dans les bas, se voit forcé de battre en retraite, les Français le poursuivent, le Général est à leur tête.

Pierre paraît avec les volontaires hongrois du côté opposé, et veut prendre les Français entre deux feux, mais aussitôt un détachement de grenadiers, accompagné du drapeau, se présente sur son passage. Ils fondent l'un sur l'autre avec rapidité, le porte-drapeau reçoit une balle et tombe. Les Hongrois sont repoussés. Le porte-drapeau reste seul en scène.

Il se relève avec peine, il voudrait rejoindre ses camarades et sauver son drapeau, mais sa blessure est mortelle; son drapeau va devenir le triomphe de l'en-

nemi : il rassemble le peu de force qui lui reste , il creuse la neige , il enterre son drapeau , tend les bras au ciel et meurt.

Une grande clarté se fait appercevoir au loin. C'est un village qui est en feu. On voit traverser les habitans qui cherchent un asyle pour se dérober à la fureur de l'ennemi. Les troupes russes paraissent et se rangent en bataille. Le Général français , avec les siens , paraît de l'autre côté , le feu recommence , les Russes battent en retraite , le Général parcourt la scène et aperçoit le porte-drapeau mort , sa surprise est extrême , il cherche son drapeau et le trouve enfoncé dans la neige. (*Joie générale. Tableau.*)

Aussitôt on entend la fusillade. Le Général , suivi de ses soldats , court à la rencontre de l'ennemi. Pierre , accompagné de trois ou quatre cosaques , paraît , il est poursuivi par des grenadiers.

LE COLONEL.

Bas les armes , ou vous êtes morts.

PIERRE.

Nous gardons nos armes et nous savons mourir.

Le colonel commande en joue. Le Général arrive , il reconnaît son libérateur , il se précipite dans ses bras.

(*Tableau.*)

LE GÉNÉRAL.

Soldats , respectez ce généreux Hongrois , c'est à lui que je dois le bonheur de combattre encore au milieu de vous . . . Que ce hameau soit désormais inviolable , il est honoré par une vertueuse famille , dont les bienfaits ne sortiront jamais de mon cœur. Eloignons de ces lieux les fléaux de la guerre . . . Mes bons amis , avant la fin du jour , vous recevrez la preuve qu'un guerrier sait à-la-fois servir sa patrie et la reconnaissance.

AVARINSKI.

Monsieur le Général , puisque vous prenez tant d'intérêt à Pierre , vous devriez bien payer ses dettes.

PIERRE.

J'ai bien envie de régler son compte avec ma carabine.

LE GÉNÉRAL.

Je me charge de tout, et je n'oublierai pas non plus Alexis et l'aimable Othélie, je vous prie de consentir à leur union.

Le bourguemestre hésite, mais le voltigeur reste à côté de lui, lui frappe sur l'épaule... il s'empresse de promettre au Général.

LE GÉNÉRAL.

Adieu, mes bons amis, quels que soient vos destins et les miens, je n'oublierai jamais l'hospitalité de la Chaumière Hongroise.

200 IV 63

Tableau final.